

Le banquier du troisième type



Lettre de la City
Marc Roche

Devant la serveuse effarée, Philip Augar mélange ses corn flakes et son jus d'orange frais. L'ex-banquier devenu écrivain à succès semble vivre dans ce quartier chic et conformiste de Marylebone avec le détachement d'un excentrique défiant le sens commun d'un petit déjeuner.

On verrait bien l'auteur de l'explosif *Chasing Alpha*, publié en avril, (Bodley Head, Random House, 272 p., 20 £, 23, 20€ environ) tailler ses rosiers dans un cottage de brique rouge d'Oxford emplis d'un fatras de livres, de rapports annuels ou de vieux annuaires. Sauf que ce brasseur d'idées déconcertantes et de desseins ambitieux travaille dans le réel, celui des bruyantes salles de marché.

La crise, voilà en effet la grande affaire

de cet ancien haut responsable de la Nat West et de Schroders Securities. Celle de la City le hante, ou plus exactement la démission des responsables politiques comme celle des élites universitaires, qui, selon notre interlocuteur, agissent de concert avec les lobbies bancaires.

Sa thèse est simple : de par leur taille même, les grandes institutions financières sont des actifs « toxiques ». Né de la déréglementation et de la quête de valeur à l'actionnaire, le modèle de supermarché de la finance importé des Etats-Unis est fondamentalement biaisé. Les inévitables conflits d'intérêts entre le conseil aux clients et le négoce pour leur compte propre, l'encouragement à la spéculation des hedge funds et du capital-investissement, la diversification dans des secteurs

très risqués comme l'immobilier, ou l'accumulation d'une dette colossale sont inhérents aux grandes banques d'affaires attrape-tout.

Pendant dix ans, entre l'arrivée au pouvoir du New Labour en 1997 et la faillite de la Northern Rock fin 2007, Londres a été la capitale de la finance internationale. La masse critique, les détaxations en faveur des grosses fortunes et la réglementation laxiste lui ont permis de détrôner New York, en tête du hit-parade des places boursières. Mais, au-delà de la City, l'onde de choc de cette aspiration hégémonique a profondément bouleversé les valeurs de la société britannique. L'endettement record de la population, la crise de l'Etat et du Parlement et l'érosion des valeurs civiques en témoignent.

Chasing Alpha est le dernier volume d'une trilogie consacrée aux maux de la finance contemporaine. Analysant les retombées de la déréglementation de 1986, *The Death of Gentlemantly Capitalism* (Penguin Business, 2005) a révélé Philip Augar à la littérature. Dans cette « mort du capitalisme de gentlemen », il déplorait la mort de la City traditionnelle, du conseil indépendant, des vénérables enseignes de courtiers ou de contrepartistes, de la criée du London Stock Exchange.

Centré sur Wall Street et ses grandes machines, les « marchands de cupidité », (*The Greed Merchants*, Paperback, 2006), il dénonçait le paysage financier issu du « big bang ». *Chasing Alpha* doit son titre à la quête obsessionnelle d'Alpha, le ren-

dement absolu, le Graal de l'investisseur - aventurier de notre temps.

A lire Philip Augar, la City a la mémoire courte. Les professionnels ont ignoré les leçons du krach boursier de 1987, de l'effondrement du marché obligataire de 1994, de la chute de Barings, en 1995, de la crise des devises asiatiques deux ans plus tard ou de la fin de la bulle technologique en 2000 - et ainsi de suite.

Il en est de même de la présente tornade. « On nous répète que les banquiers, de nos jours, ne prennent plus de risques. Mais, chassez le naturel, il revient au

communication.

Quand on l'invite à coiffer le chapeau de Nostradamus et à donner l'heure où commencera la prochaine crise, « Dear Philip » se contente de sourire. Toutefois, en matière de contre-offensive, notre forçat de l'histoire financière a de la ressource : les banques gigantesques à l'instar de Bank of America, Goldman Sachs ou Barclays doivent être démantelées d'urgence ; l'administration Obama doit rétablir la séparation entre établissement d'affaires et commercial par le truchement du retour du Glass Steagal Act, abandonné dans les années 1980. A ces conditions, le ressac pourra favoriser une nouvelle donne du paysage bancaire planétaire.

Déplairait-il tellement à certains hiérarques de la City qu'un « cardinal » ne sentant ni le soufre ni l'hérésie leur dise leurs quatre vérités ? Les attaques de Philip Augar lui valent des joutes d'enfer avec des économistes libéraux. Il n'en a cure. Son prochain livre racontera la banqueroute de la banque britannique HBOS. Aujourd'hui, dans le Lloyds Banking Group, ce monstre avait été créé par la fusion d'une caisse hypothécaire et d'une banque régionale réputées.

De quoi alimenter une controverse que, n'était le sujet, on pourrait qualifier de tous les diables. Car, pour paraphraser le grand Keynes, le problème n'est pas d'avoir des idées neuves, c'est de savoir s'arracher aux vieilles. ■

Courriel : roche@lemonde.fr

Quand on l'invite à coiffer le chapeau de Nostradamus et à donner l'heure où commencera la prochaine crise, « Dear Philip » se contente de sourire

galop. Dans trois ans, on sera retourné à la case départ, quelle que soit la réglementation en place, dit-il. On a raté l'occasion de réformer de fond en comble le système. »

Ce cri d'alarme est étayé par une récente étude de First Finance. Cette compagnie spécialisée dans la formation des opérateurs de salles de marchés souligne les graves lacunes des traders en matière de régulation, de gestion de risques et de

Billet Robert Solé

Toujours plus

MARDI, à Los Angeles, l'hommage rendu à Michael Jackson devait être suivi par un nombre record de téléspectateurs à travers le monde. Le défunt roi de la pop ne cesse d'affoler les calculettes.

Lundi soir, dans la capitale espagnole, 80 000 personnes ont acclamé Cristiano Ronaldo, acquis pour 93 millions d'euros par le Real Madrid. Le jeune Portugais s'est dit « fier » d'être le footballeur le plus cher de la planète.

Dimanche, Roger Federer gagnait sa sixième finale à Wimbledon, remportant ainsi quinze victoires en Grand Chelem. « Proclamer Federer meilleur joueur de tous les temps est statistiquement une évidence, et une obligation morale », affirme *The Guardian*.

Evidences et obligations se multiplient. Nous sommes assommés de superlatifs, accablés de chiffres inouïs. Et moi, et moi, et moi ?, se dit-on avec un zeste de jalousie. Mais il n'est interdit à personne de se surpasser et de décrocher un titre mondial. Lundi, à New York, Joey Chestnut a joyeusement brandi le drapeau américain, la bouche encore pleine, après avoir battu son propre record : ce champion du monde a englouti 68 hot-dogs en moins de dix minutes. ■

Le livre du jour

Le corps, quartier d'été

C'EST UN OUVRAGE savant sur un sujet frivole qui tombe à pic en ce début de transhumance estivale. Christophe Granger, enseignant-chercheur en histoire contemporaine, raconte l'histoire des corps en été. Il a enquêté sur les « noces barbares » de la plage, du soleil et de la nudité, qui furent, jusqu'au milieu des années 1970, l'objet de batailles homériques oubliées. Qui se souvient qu'en 1973, *Paris Match* se demandait si les seins nus « traumatisaient les enfants » ? A la lecture du livre très documenté de Christophe Granger, on se rend compte que cette affaire « surgie au milieu des années 1960 et revenue tarauder le pays par bouffées successives une bonne décennie durant » a été - l'ultime ? - avatar d'une très longue croisade. Mais c'est une histoire plus ancienne qui a inspiré sa recherche. Elle se passe à l'été 1934, dans une petite commune du Lot, sur la plage d'un étang. Un groupe de vacanciers s'y prélassent, bras et jambes offerts aux rayons. Les villageois s'échauffent, le curé s'en mêle et menace de priver les baigneurs du sacrement du 15 août ! Le tout est raconté par un instituteur qui, à l'époque, en fait un livre. C'est le recensement de ces affrontements, pétitions, édits et arrêtés, qui ont jalonné l'histoire des corps en été, qui donne sa saveur au livre. En 1924, *Le Courrier des dames* préconise l'adoption d'un décret américain fixant à dix centi-

mètres l'intervalle entre les corps sur la plage. En 1927, sur une côte bretonne, une conspiration est ourdie contre un groupe de baigneuses qui sont roulées dans les orties. A l'été 1933, du Nord au Sud, les sociétés de moralité et les associations familiales se livrent à de véritables scènes de « liesses punitives ». On publie des listes de « pla-

Les Corps d'été, XX^e siècle. Naissance d'une variation saisonnière.

Christophe Granger
Autrement, 162 p. 18 €.

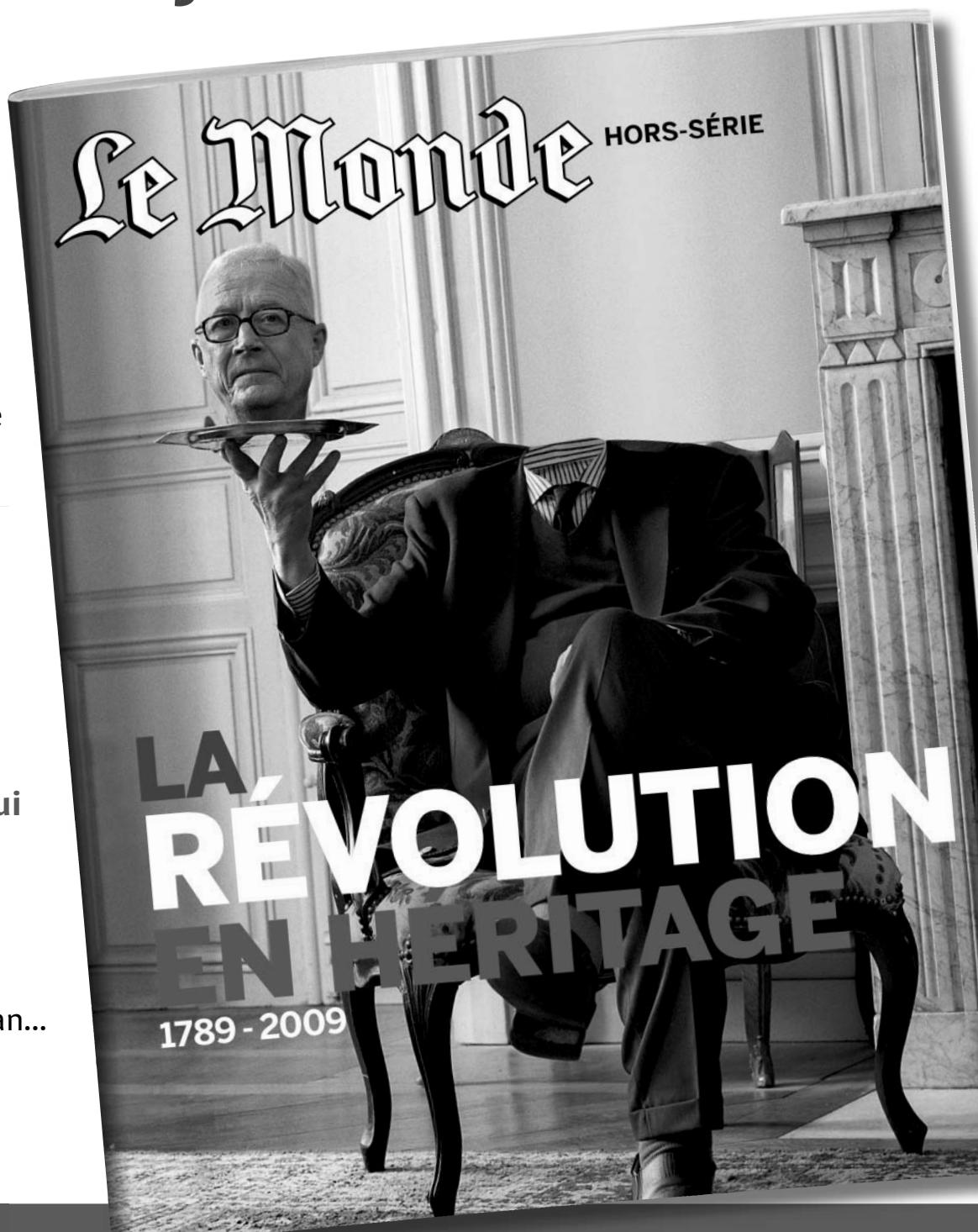
ges immorales » et on peut se procurer, dans tout bon secrétariat diocésain, une pochette contenant pétitions et lettres type, affiches et tracts.

La suite de l'histoire nous est plus familière. L'entre-deux-guerres ayant, à marche forcée, « forgé la légitimité des corps d'été », après la parenthèse de Vichy qui l'efface pour un temps, la Libération, et, surtout, les années 1960, en reprennent le flambeau. Silhouettes balnéaires, culture adolescente et diktat de la mode s'imposent. On bronze « idiot » et on aime ça. La poussée libertaire d'après-Mai 1968 inventera le sein nu, mais clouera aussi au pilori cette union béate du soleil et des corps. Un nouveau coup de balancier que Christophe Granger racontera peut-être dans un prochain livre. ■

Christine Garin

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Pourquoi et comment arrivent les révolutions...



Retour sur les journées et les acteurs historiques de la Révolution.

Regards d'historiens Vu d'ailleurs, l'ère des révolutions.

Regards d'aujourd'hui Villepin, Peillon, Copé, Bayrou, Besancenot, Dupont-Aignan... Les hommes politiques s'expriment.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX - 100 PAGES - 7,50€

EN PARTENARIAT AVEC

